

Maurizio Bettini, *Superflu et indispensable, À quoi servent les Grecs et les Romains*
Traduit de l'italien par Pierre Vesperini, Flammarion, 2018.

C'est encore d'Italie que nous arrive cet essai, brillamment traduit de l'italien par Pierre Vesperini. Le souci de son auteur rencontre bien des réflexions développées par Nicola Gardini¹, mais Maurizio Bettini est plus inquiet, plus critique aussi, pour alerter sur les dangers qui menacent la transmission des patrimoines *intérieur* et *extérieur* des « Classiques » gréco-latins, et donc sur la responsabilité qui nous incombe, si nous voulons « sauver et transmettre aux générations futures la mémoire de cette civilisation » ; car, plaide Maurizio Bettini, dans un monde en mouvement qui oblige à « reformuler les contenus culturels de manière à les rapprocher de notre sensibilité culturelle d'aujourd'hui », un changement de paradigme est nécessaire : il repose sur une « vision anthropologique de la culture classique », qui fait sa juste place au dialogue avec les sciences humaines, même si, par moments, elle apparaît à nos yeux trop soucieuse de brandir avec quelque naïveté, et non sans contradictions, l'argument, désormais un peu fatigué, de l'*altérité*.

C'est bien sûr de la situation des études classiques en Italie dont il est d'abord question. Si Bettini insiste à juste titre sur « le rapport privilégié de l'Italie à son passé culturel », compte tenu de la prodigieuse réserve de *monumenta* qui couvre son territoire, il souligne que, tout autant que l'Italie, la France doit sa langue à l'héritage latin : des remarques qui nous sont évidemment familières sur une langue française deux fois latine, par provenance directe et indirecte (phénomènes de relatinisation). Du chapitre « Grecs et Romains, un patrimoine intérieur », le traducteur peut dire à juste titre, en note, « ce chapitre consacré à la similitude entre le latin et l'italien est intégralement transposable en français » ; il y va en effet d'une continuité de pensée par le lexique, la syntaxe, les concepts, les textes : les classiques sont « la moelle de notre culture, son patrimoine intérieur ». Mais cet « extraordinaire mécanisme de continuité culturelle » ne doit pas se transformer en patrimoine essentialisé et crispé sur des revendications identitaires ; d'autant que, reprenant indirectement la thèse de *La voie romaine*², Bettini montre bien que « notre » culture classique », nourrie également d'une culture judéo-chrétienne, culture *binoculaire* donc, est une culture *seconde*, et que ce qu'elle engage, comme le disait aussi Remi Brague, c'est une *libre* décision : voulons-nous faire le choix de préserver notre mémoire culturelle ? Puisque cela *en vaut la peine*, les propositions de Maurizio Bettini, dont certaines sont d'ores et déjà en place dans le système français, concernent les médias et l'école.

S'agissant des médias, dans une société où les métaphores sportives et économiques sont monnaie courante, l'implacable constat de Bettini, son ironie et son amertume, même si nous n'avons pas eu les « années berlusconiennes », nous touchent de près : il s'indigne ou se moque d'une *actualisation* en forme de popularisation superficielle de l'antiquité, sous couleur de dépoussiérer les classiques ; voir le savoureux chapitre « Le pantalon d'Horace et l'*Odyssée* viking » » comme exemple de cette « désespérante autobiographie médiatique de

¹Nicola Gardini, *Vive le latin. Histoires et beauté d'une langue inutile*. Éditions de Fallois, Paris 2018.

² Rémi Brague, *La voie romaine*. Folio/Essais, Paris, 1992.

notre pays ». Sa conclusion : « À vouloir rajeunir les classiques, on les rend superflus ! », rejoint celle de Hannah Arendt, on les dénature...

Dans l'école, c'est à un véritable « changement de paradigme » qu'invite l'auteur. Bettini parle de « faillite éducative », pour désigner un enseignement du latin embaumé dans les pratiques d'une *école latine*, paresseusement enlisé dans un apprentissage linguistique routinier et une histoire littéraire étriquée (biographie, résumés, dates); résultat de cette *inertie* : des effectifs en baisse, bien sûr, et, pour maintenir les effectifs, une *complicité hypocrite* dont le climat complaisant, à l'occasion des épreuves du bac, est dénoncé courageusement.

Ce sont donc « d'autres voies » que propose Maurizio Bettini pour arracher cette mémoire des Classiques aux forces paralysantes d'un apprentissage de routine. Il prend appui sur un certain nombre d'initiatives concrètes menées dans différentes écoles, dont celles « autour des initiatives promues par le Centre AMA (Anthropologie et Monde Antique) de l'université de Sienne ; il insiste, entre autres, sur la passion dans les classes suscitée par le théâtre et par des expériences pédagogiques qui combinent traduction, réécriture, performance, questionnement de la trace des classiques dans les œuvres modernes et contemporaines. Dans tous les cas, il s'agit d'exploiter au mieux « les ressources intellectuelles infinies que l'Antiquité est encore capable de nous offrir ».

C'est dans les chapitres, « L'altérité des Anciens », « Les mots des Anciens », « L'anthropologie des classiques », « Les Antiquités des autres », « 'Racines' » gréco-romaines et 'identité classique', que l'auteur souligne tout particulièrement le fécond changement de paradigme que nécessite selon lui la mise en œuvre, via l'anthropologie, de « la lentille binoculaire des analogies et des différences », soulignant pour autant que « ce genre d'études s'est multiplié depuis 50 ans ». Il s'agit de montrer combien les Anciens – qui par ailleurs « nous ressemblent tant, nous paraissent si familiers » – sont différents, profondément, dans des domaines comme ceux de la démocratie, de la religion, de la famille. D'où l'intérêt de faire naître « l'étonnement » (cette vertu, qui nous vient des... Grecs). Bref Maurizio Bettini invite à se pencher sur les Anciens comme « autres », et dans ce délicat processus d'identification de *nous* en *eux* propose une approche susceptible de relativiser la civilisation classique et d'en faire, pourquoi pas, une culture « parmi les autres », loin de toute idéalisation, celle des Grecs en particulier, traditionnellement perçue comme modèle ultime de civilisation. Et cette prudence élémentaire à ne pas s'approprier l'héritage des Anciens- on aurait pu rappeler que cet héritage les Arabes l'ont largement en partage – s'appuie aussi sur la conscience qu'il faut, dans des sociétés désormais multiculturelles, travailler à l'esprit de dialogue et « éviter des conflits » avec la mémoire des autres, lesquels ont aussi « leur propre antiquité culturelle ».

Restent quelques propositions concrètes dans l'avant-dernier chapitre : « L'évaluation finale ». La nécessité de faire connaître cette culture « également » à travers la lecture d'œuvres traduites pour assurer « le droit » à des générations d'élèves de lire ce que « d'excellents traducteurs ont traduit en définitive pour eux ». Maurizio Bettini, comme son

collègue Nicola Gardini, souligne la faiblesse à ne faire reposer l'intérêt du latin que sur ce qui serait sa supériorité logique – qualité que pourraient également revendiquer à juste titre d'autres disciplines. Il a cependant le souci, dans une petite mais précieuse digression, de rappeler que le latin est très vite devenu une métalangue grammaticale, en cela modèle linguistique pour les langues européennes ; c'est reconnaître, après d'autres, à un moment où l'on prône l'apprentissage des langues vivantes à marche forcée, l'avantage heuristique et méthodologique d'une langue qu'on n'est pas tenu de parler... Et « la seule aujourd'hui à introduire un peu de rigueur » dans un enseignement qui en est cruellement dépourvu ; une langue offerte de surcroît dans des textes, commentés et portés par des traditions plurielles, qui ne se laissent pas facilement « actualiser ». Enfin, si l'on veut que les expériences neuves et intéressantes soient efficaces, elles doivent trouver une traduction pédagogique. Il faut, insiste avec force Bettini, modifier l'épreuve de la version, manifestement beaucoup trop rigide – platement grammaticale ? –, strictement conçue comme une épreuve de la connaissance de la langue ; or s'il s'agit de « réarticuler une langue et une culture autres dans les formes linguistiques et culturelles qui nous sont propres », il convient d'assouplir l'épreuve de la version par une mise en contexte éclairante, assortie de questions d'ordre linguistique, littéraire, historique et plus largement culturelles ; un changement qui vise à ne plus séparer épreuve de langue et épreuve de culture. Bettini a évidemment la lucidité et l'honnêteté de préciser que pareil changement, s'il est conduit correctement, non seulement s'avèrera plus difficile mais nécessitera un plus grand nombre d'heures d'enseignement...

Nous souhaiterions conclure le compte rendu de cet essai, dont l'utilité ne devrait échapper à aucun pédagogue de bonne foi soucieux de contribuer à la bonne santé de sa discipline, par quelques remarques et réserves plus personnelles. L'on sent tout au long de l'ouvrage le souci de l'auteur de *tenir le pas gagné* pour faire coexister dans cet *aggiornamento* nécessaire des études classiques, d'une part la continuité d'une mémoire culturelle partagée, européenne, via l'*utraque lingua* et les *utraeque litterae*, d'autre part une approche anthropologique – laquelle a quand même fait son entrée en force dans nos disciplines depuis belle lurette³ –, qui par endroits est presque embarrassée par son désir de faire valoir entre « eux » et « nous » moins la distance, évidemment nécessaire, qu'une « altérité absolue ». Pour mettre un peu de souplesse dans ce jeu des analogies et des différences, et pour « éviter le conflit entre la sauvegarde de la mémoire et de l'identité d'un côté, l'expérience de l'altérité de l'autre », quelques raisonnables mises au point s'imposent qui devraient, il me semble, nous délester de cette peur étrange de basculer dans le piège d'une généalogie imaginaire. Celle-ci d'abord : contrairement à l'affirmation réitérée dans l'essai, les Anciens ne sont pas nos *ancêtres*. Nous ne sommes, nous, locuteurs latins d'Europe occidentale, avec les Grecs anciens, dans aucune continuité – ni ethnique, ni religieuse, ni généalogiquement parlant linguistique – que celle de l'héritage du temps culturel et de l'univers de sens que ce temps a porté jusqu'à nous : un héritage dont on sait à quel point il a été contagieux dès le moment où les Grecs ont porté leur alphabet, emprunté à d'autres, à sa complétude vocalique. Il est d'autant plus sage de ne pas faire sonner furieusement la différence entre *eux* et *nous*, que celle-ci n'a d'ailleurs jamais été revendiquée

³ Voir le mot de l'helléniste Nicole Loraux, déjà dans les années 50 : « Thucydide n'est pas notre collègue ».

par les pères fondateurs de l'anthropologie de la Grèce anciennes en des termes aussi radicaux⁴! Aujourd'hui, nous inviterions plutôt à mesurer et à franchir l'écart temporel qui nous sépare des Anciens avec ce que l'helléniste Nicole Loraux appelait « un anachronisme réfléchi ». Certes les Anciens ne nous ressemblent pas, mais c'est nous qui leur posons nos questions depuis notre présent. Maurizio Bettini nous semble faire montre d'une bonne volonté naïvement anachronique quand il déchiffre dans la belle lettre de Machiavel⁵ à son cousin Vettori une approche « ethnographique », comme s'il s'agissait pour l'humaniste florentin d'évacuer toute proximité avec « la cour des Anciens », de ne leur rien prêter de lui-même ! Ce serait plutôt le contraire : sa façon de se « transporter tout entier en eux », de les *questionner*, de dialoguer avec eux, a beaucoup plus à voir avec la ferveur toute dépourvue de timidité avec laquelle Montaigne s'imagine converser avec Platon ou Socrate « comme s'il les avait en face de lui ! ». Pour revenir d'un mot au chapitre « Une question d'*humanitas* », ce n'est pas forcément en déclarant « autres » les Anciens qu'on rendra les élèves sensibles à cette alliance de *philanthropia* et de *paideia*, une belle définition de l'humanisme que Bettini emprunte à Aulu-Gelle, et qui invite davantage à faire le pari raisonné de la proximité... Pour un dialogue fécond avec l'altérité, rien de plus précieux que le cheminement que *moi* et *l'autre* sommes amenés à faire d'abord, chacun, dans sa propre culture⁶.

Le dialogue avec les sciences humaines étant désormais acquis dans nos disciplines, j'en tirerai pour finir la leçon, pour qu'il ne devienne pas *la tarte à la crème* de nouvelles Humanités, de ne pas laisser au seul bonheur des anthropologues et des comparatistes le destin des Humanités. Sinon le risque est grand, dans une spécialisation prématurée, d'accuser le clivage antiquisants/francisants. Il n'est pas non plus raisonnable de prendre en otage les élèves issus des populations immigrées comme si la seule façon de les « intéresser » aux humanités à l'école était de les confronter à de l'étrangeté. Quand on sait par ailleurs que le monde arabo-musulman, passeur de tant de savoirs, a largement en partage l'héritage gréco-latin ! Contrairement à ce que plaide l'auteur, je ne suis pas sûre que la *nekuia* homérique apparaisse à nos élèves comme un exemple heureux d'« altérité absolue », compte tenu de l'importance que revêtent dans toutes les sociétés les devoirs symboliques que l'on doit aux morts... Et je suis sûre que les larmes d'Agamemnon aux pieds d'Achille, les adieux d'Ajax à son enfant (et au Soleil...), les conseils d'Énée à Anchise, les sarcasmes des satiristes grecs et latins contre leur époque trouvent un écho familier dans les classes, avec, pour notre présent, de jubilatoires phénomènes de « courts-circuits ».

Je retiendrai donc davantage le souci de Maurizio Bettini de redonner force et présence vive à la belle réserve de sens de ces « archives de textes écrits », toujours à réinterpréter, toujours à recréer, « processus par essence inachevé », plaident, il y a déjà quelques années, Pierre

⁴ Pierre Vidal-Naquet : « Par rapport aux Grecs nous sommes des arrière-petits-enfants, mais pas des bâtards », dans « Le jeu du Même et de l'Autre », *Europe*, janvier-février 2008, p. 274. Ou Jean-Pierre Vernant : « Pour ma part, je ne prendrai pas à mon compte la formule 'Il n'y a rien de commun entre l'homme grec et nous' », dans *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Le Monde Éditions, 1991, p. 456.

⁵ Lettre du 10 décembre 1513, dans N. Machiavel, *Lettres à Francesco Vettori*, Paris, Rivages, 2013.

⁶ Le compositeur marocain Ahmed Essyad, rompant en visière à une idéologie de surface : « J'ai toujours pensé que la rencontre des cultures était un cul de sac. À moins qu'on ne fasse le pari de la profondeur. Il faut creuser et mettre à jour les syntaxes de sa propre culture pour cheminer vers l'autre », *Le Monde*, 20 janvier 2013.

Judet de La Combe et Heinz Wismann dans leur essai : *L'avenir des langues : repenser les humanités* (Passages, 2004). C'est en effet notre liberté, notre responsabilité, de ne pas rompre avec ce dialogue ininterrompu avec des textes et des *monumenta* qui n'en finissent pas de nous « provoquer ».

Cécilia Suzzoni (mars 2019)